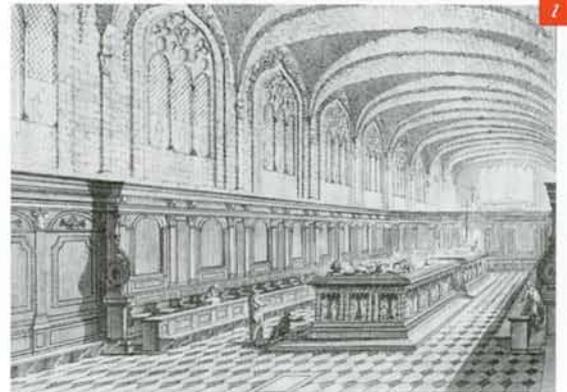


Les tombeaux des ducs de Bourgogne

Les tombeaux des ducs de Bourgogne proviennent de la chartreuse de Champmol*, fondée en 1384 par Philippe le Hardi pour servir de nécropole à la nouvelle dynastie des ducs Valois*. Les tombeaux se trouvaient dans le chœur de l'église où ils demeurèrent jusqu'à la Révolution (fig. 1). La chartreuse ayant fait l'objet d'une comptabilité particulière, les archives nous permettent de connaître assez précisément la chronologie de la réalisation des tombeaux et leurs auteurs.



NÉE D'APRÈS LALLEMAND,
L'intérieur de l'église de Champmol avant la Révolution
© MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE DIJON

LE TOMBEAU DE PHILIPPE LE HARDI (fig. 2)

Une longue réalisation. En 1381, Jean de Marville, imagier du duc, est chargé de l'exécution du



JEAN DE MARVILLE, CLAUS SLUTER,
CLAUS DE WERVE ET LEUR ATELIER
Tombeau de Philippe le Hardi, 1381-1410
© MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE DIJON

tombeau de Philippe le Hardi. Les travaux commencent en 1384 par la réalisation des arcatures, qui se poursuit après 1389 sous la direction de Claus Sluter. En 1400, on livre une grande dalle de marbre noir.

Mais Sluter est absorbé par d'autres chantiers et le tombeau n'avance que lentement.

En 1404, à la mort du duc, seuls les arcatures et deux pleurants sont achevés. Jean sans Peur charge Sluter de finir le tombeau en quatre ans, mais celui-ci meurt au début de 1406. Claus de Werve, son neveu et collaborateur, achèvera les pleurants

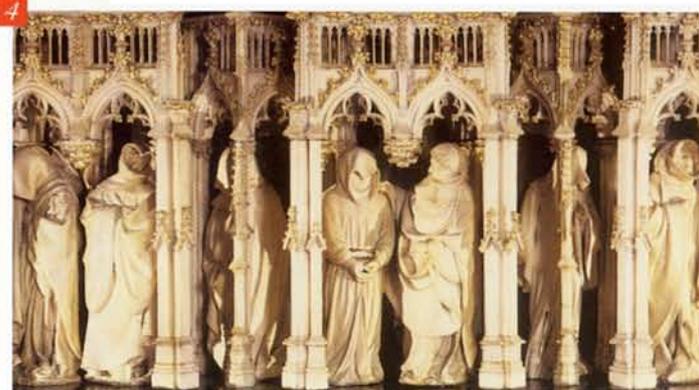
et sculptera le gisant, le lion et les deux anges. Le tombeau est mis en place en 1410 après avoir été orné de polychromie et de dorure par le peintre Jean Malouel.



JEAN-PHILIPPE GILQUIN,
Dessin du tombeau de Philippe le Hardi, 1736
© PARIS, BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE FRANCE

Une œuvre novatrice. Sur la dalle, le gisant détruit à la Révolution est une restitution du XIX^e siècle, mais nous le connaissons par un dessin du XVIII^e siècle (fig. 3). Le duc est représenté les yeux ouverts, les mains jointes, portant sa couronne, revêtu de son manteau qui recouvrait à l'origine son armure. Son casque est porté par deux anges et ses pieds reposent sur un lion. L'ensemble est peint au naturel, ce qui accentue l'impression de réalisme.

Les arcades sont formées d'une alternance de travées doubles et de niches triangulaires, très finement sculptées. Le marbre blanc, en partie doré à l'origine, contraste avec le noir du marbre de Dinant de la base et de la dalle (fig. 4).



Tombeau de Philippe le Hardi, détail des arcatures
© MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE DIJON

Sous ces arcades défile le cortège des « pleurants » d'albâtre : se succèdent l'aspergeant, deux enfants de chœur, l'acolyte porte-croix, un diacre, l'évêque (fig. 5), trois chantres, deux chartreux,



Tombeau de Philippe le Hardi, l'évêque
© MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE DIJON

suivis des membres de la famille du duc, officiers et gens de sa « maison », tous drapés dans les manteaux de deuils qui étaient effectivement distribués lors des funérailles. Les visages sont caractérisés mais il ne s'agit pas de portraits.



JEAN DE LA HUERTA, ANTOINE LE MOITURIER ET LEUR ATELIER,
Tombeau de Jean sans Peur et de Marguerite de Bavière, 1443-1470
© MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE DIJON

LE TOMBEAU DE JEAN SANS PEUR ET DE MARGUERITE DE BAVIERE (fig. 6)

Un chantier difficile. A peine le tombeau de son père installé dans l'église de Champmol en 1410, Jean sans Peur manifesta sa volonté d'édifier pour lui « une sépulture semblable à celle de feu son père ». Mais rien n'est réellement entrepris, même après sa mort en 1419.

En 1435, Philippe le Bon relance la commande en y adjoignant le projet de sa sépulture. Cependant, Claus de Werve meurt en 1439 sans avoir trouvé l'albâtre convenable. Philippe le Bon passe enfin un marché du 23 mars 1443 avec Jean de La Huerta pour le tombeau de Jean sans Peur, qui



Tombeau de Jean sans Peur, les anges et les gisants
© MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE DIJON

doit être « aussi bon ou meilleur » et de mêmes dimensions que celui de Philippe le Hardi. Un « pourtrait » des gisants par Claus de Werve est transmis à La Huerta. Le projet de tombeau pour Philippe le Bon n'est en revanche plus évoqué.

Après avoir connu des déboires dans la réalisation des gisants, Jean de La Huerta quitte Dijon

en 1456 ; les éléments du tombeau sont amenés à Champmol en 1457, ce qui nous permet de savoir que sont alors déjà exécutés la galerie, les pleurants, les anges (fig. 7) et le heaume.

En 1461, sur les conseils de sa sœur Agnès, Philippe le Bon confie le chantier à Antoine le Moiturier, neveu de Jacques Morel, qui avait réalisé entre 1446 et 1452 à Souvigny (Allier) un tombeau pour Charles de Bourbon et Agnès de Bourgogne. Antoine Le Moiturier réalisera les gisants (fig. 7) de 1466 à 1469, achevant en outre pleurants et arcatures. En 1470, le tombeau est mis en place dans le chœur en avant de celui de Philippe le Hardi.

Une réplique du premier tombeau. Selon la volonté exprimée par Jean sans Peur, puis par Philippe le Bon, le tombeau de Jean sans Peur reprend fidèlement le modèle du tombeau de Philippe le Hardi. Le décor des arcatures est cependant plus complexe, plus « flamboyant » (fig. 8). A la partie supérieure, court un bandeau où sont sculptés les emblèmes du duc : le rabot et la feuille de houblon. Tenu par l'obligation de se conformer à leur modèle, Jean de La Huerta et Antoine le Moiturier n'ont guère eu l'occasion, ici, de faire œuvre originale : certains pleurants sont d'ailleurs les copies littérales de ceux de Philippe le Hardi. Dans ces conditions, il est délicat de tenter d'attribuer les pleurants à l'un ou l'autre des sculpteurs, d'autant plus que là encore, un atelier travaille avec eux. Il est indéniable, toutefois, que certains pleurants se situent, par la générosité de leur drapé, dans la mouvance slutérienne, tandis qu'une conception plus simple s'exprime dans d'autres (fig. 8).

LES SEPULTURES DES DUCS DE BOURGOGNE Les tombeaux de Champmol : tombeaux ou cénotaphes ?

Il est important de garder à l'esprit que ces monuments désignés traditionnellement sous le nom de tombeaux sont en réalité des cénotaphes, les cercueils des ducs étant enterrés dans des caveaux sous le chœur de l'église.

Seuls les deux premiers ducs ont été honorés par pareil monument : l'histoire de leur longue, difficile et coûteuse réalisation l'explique aisément. Philippe le Bon, mort en 1467, ne vit même pas l'achèvement du tombeau de son père, et s'il manifesta le désir de faire entreprendre son tombeau, rien ne fut jamais

commencé. Son corps et celui d'Isabelle de Portugal furent déposés en 1474 dans un troisième caveau, avec une simple épitaphe.

Les membres de la famille ducale enterrés hors de Champmol.

En voyant Marguerite de Bavière, épouse de Jean sans Peur, reposer à ses côtés, on peut s'étonner de l'absence de Marguerite de Flandre aux côtés de Philippe le Hardi. La première duchesse de Bourgogne, comtesse de Flandre et d'Artois, resta fidèle à ses ancêtres et élit sépulture auprès de son père, Louis de Mâle, et de sa mère, Marguerite de Brabant, dans l'église Saint-Pierre de Lille. C'est Philippe le Bon qui fit élever en 1453 un monument sur la tombe de ses ancêtres. Les pleurants, de bronze et non d'albâtre, représentent le lignage de Flandre et de Bourgogne : s'il est le seul de la dynastie à ne pas avoir eu de monument funéraire, Philippe se montra en revanche très sensible à la valeur dynastique de ces tombeaux. Il avait commandé vers 1434 un tombeau à sa première épouse Michelle de France (+ 1422) à l'abbaye Saint-Bavon de Gand, et vers 1436 celui de sa soeur Anne, duchesse de Bedford (+ 1432), dans l'église des Célestins de Paris.



Tombeau de Philippe le Hardi, détail des arcatures
© MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE DIJON

Charles le Téméraire ne s'occupa ni du tombeau de son père ni du sien. C'est sa fille Marie qui fit réaliser celui de son épouse Isabelle de Bourbon (+ 1468), à Anvers : le gisant et les pleurants de bronze subsistent encore. Mort en 1477 à Nancy, le Téméraire reçut une sépulture en 1506 par les soins de René II de Lorraine. En 1550, le transfert de son corps fut ordonné par Charles Quint à Notre-Dame de Bruges, auprès de Marie de Bourgogne. Le tombeau fut réalisé en 1558, avec un décor héraldique de cuivre doré.

L'iconographie du gisant et du cortège de pleurants n'est pas nouvelle : elle reprend une tradition en usage depuis le milieu du XIII^e siècle, et dont les monuments des rois de France à l'abbaye de Saint-Denis donnaient de nombreux exemples. Ce qui est nouveau, c'est la monumentalité du tombeau, qui place la représentation du prince presque hors d'atteinte du regard ; c'est surtout, au soubassement, l'espace donné aux pleurants qui ne sont plus isolés, en demi-relief, dans leur arcature, mais semblent glisser dans les arcades d'un cloître. Tous expriment leur douleur par leur expression, un geste vers un voisin ou par l'éloquence de leurs drapés.

Il est difficile de déterminer de la part qui revient à Marville et à Sluter dans la conception de ce tombeau extraordinaire. Si les comptes indiquent Marville comme l'auteur, la disparition de ses autres œuvres nous interdit de pouvoir juger de sa personnalité artistique. Le portail d'église de Champmol, le Puits de Moïse, désignent au contraire Sluter comme l'un des artistes les plus novateurs et des plus doués de son temps, recherchant des effets de tridimensionnalité et d'expressivité. Aussi a-t-on été tenté de lui attribuer l'invention du cortège de pleurants sous ses arcades. Si le style élégant et souple de Claus de Werve se reconnaît parfaitement sur les anges, on n'aura garde d'oublier, dans la genèse du tombeau, le rôle de l'atelier : plusieurs sculpteurs ont en fait collaboré, et certains, quoiqu'éclipsés dans les sources par le chef de l'atelier, semblent avoir été d'habiles sculpteurs : Philippe van Eram, Hennequin de Prindale, Pierre Beauneveu...

LES TOMBEAUX DE PHILIPPE LE HARDI ET DE JEAN SANS PEUR DE LA RÉVOLUTION A NOS JOURS

Le transfert à Saint-Bénigne. Lors de la vente de la chartreuse comme bien national, en 1792, les tombeaux furent réservés pour la Nation en raison de leur importance historique. Sous la direction du sculpteur Attiret, il furent démontés et remontés à la nouvelle cathédrale, Saint-Bénigne, en juin 1792.

Le vandalisme et le démontage. Le 9 août 1793, commença à Dijon l'élimination des signes de féodalité : on détruisit alors les gisants. La cathédrale étant transformée en temple de la Raison, on démonta les tombeaux. On préleva les mains et les visages des gisants mutilés et on entreposa les arcatures, les anges et les lions. C'est à ce moment que certains morceaux d'architecture et certains pleurants disparurent ou furent récupérés par des amateurs. 70 pleurants seulement sur 80 entrèrent au musée en 1794.

La restauration du XIX^e siècle. En 1819, l'architecte Claude Saint-Père prit l'initiative de restaurer les tombeaux. Il en regroupa les morceaux conservés dans les dépôts, rechercha les fragments qui étaient passés en mains privées. Les parties manquantes furent complétées par les sculpteurs Joseph Moreau et Marion de Semur : environ un tiers des arcatures, les gisants, sur lesquels furent remontés les visages et les mains originaux, enfin dix pleurants pour remplacer les disparus : quatre d'entre eux représentent les auteurs de la restauration (fig. 9). Les deux tombeaux furent enfin remontés dans la Salle des Gardes du palais des ducs, qui fut alors affectée au musée. La nouvelle présentation fut inaugurée en 1827.

Les améliorations du XIX^e siècle. Dans les années 1900-1930, on se rendit compte que l'ordre des

pleurants était inexact : celui-ci fut rétabli à partir de dessins du XVIII^e siècle. C'est également le moment où on commença à repérer les pleurants manquants passés à des collectionneurs. C'est grâce à ce travail que Pierre Quarré, conservateur du musée, put obtenir en 1945 le retour de pleurants qui appartenaient au Louvre, au musée de Cluny, et à un collectionneur anglais, Percy Moore. 7 pleurants n'ont pu retrouver leur place :



Dais original du tombeau de Philippe le Hardi
© MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE DIJON

quatre quittèrent la France à la fin des années 1930, et ont été acquis par le musée de Cleveland, un se trouve en collection privée et deux semblent avoir disparu.

Une recherche en cours a permis de retrouver dans les musées et le commerce des fragments d'architecture originaux qui ont échappé à Févret de Saint-Mémin et à Claude Saint-Père lors de la restauration. Le musée a pu acquérir un dais original du tombeau de Philippe le Hardi (1991) (fig. 10), des pendentifs des dais des tombeaux de Philippe le Hardi et Jean sans Peur (2001), et recevoir en dépôt du musée des Arts décoratifs une colonnette du tombeau de Philippe le Hardi et un dais incomplet du tombeau de Jean sans Peur (2001).

9



JOSEPH MOREAU

Pleurants néogothiques, portaits de Claude Saint-Père, Févret de Saint-Mémin, Joseph Moreau et Marion de Semur
© MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE DIJON

* Voir la fiche consacrée à ce thème.